

Les écoliers de Royère-de-Vassivière ont rencontré la fille d'Eugène France, Résistant creusois



À l'issue de la rencontre, les écoliers ont reçu des diplômes du petit veilleur de la mémoire délivrés par la fondation pour la mémoire de la Déportation, félicité par Ginette Legay, à droite. - Marion Justinien

Soixante et onze ans après la mort d'Eugène France, Résistant, les écoliers de Royère-de-Vassivière ont rencontré sa fille, Ginette Legay.

Prendre conscience de la barbarie de la Seconde Guerre mondiale lorsque l'on est âgé de dix ans est compliqué. Pour tenter de comprendre ces événements, des écoliers de Royère-de-Vassivière ont multiplié les rencontres avec des témoins de la période en Creuse. Mercredi, une dizaine d'élèves de CM1 et CM2 ont rencontré Ginette Legay, fille d'Eugène France, résistant creusois.

Un cours
d'histoire « vivant »

Âgée de 86 ans, Ginette Legay avait leur âge en 1940. « Je vais vous raconter ma vie », a débuté la retraitée, non sans une pointe d'émotion dans la voix. Stylo en main, les écoliers sont bien décidés à ne pas perdre une miette de son récit. Elle a grandi à Sainte-Feyre, où son père était alors « voyageur de commerce », aujourd'hui communément appelé VRP. « Il

connaissait beaucoup de monde. Lorsque les choses se sont gâtées en 1940, il a organisé un réseau pour essayer de cacher des gens menacés d'arrestation. Voir mon père interrogé par la gendarmerie jusqu'à 23 heures reste un souvenir très pénible », explique-t-elle. « Pourquoi il était menacé ? », lui demande un écolier. « Il était communiste et syndicaliste », répond Ginette Legay. Des termes obscurs pour les écoliers, mais déjà vus en classe avec leur professeur, Gilles Dessagne. Les écoliers ont mené un important travail de recherche depuis septembre. Désormais incollables sur le vocabulaire de l'époque, ce cours d'histoire « vivant » les passionne. Ginette leur a dévoilé son quotidien d'alors, entre l'école et l'épicerie de sa grand-mère à Guéret, qui devient un point d'ancrage du réseau de la résistance. « Je distribuais à vélo des tracts dans certaines maisons, que je cachais parfois sous les matelas », raconte-t-elle. « Comment s'appelaient ces tracts ? », questionne l'enseignant. « Des papillons ! », répondent les élèves en ch'ur. « Une fois, j'ai même transporté de la dynamite à vélo pour aller la cacher », dévoile Ginette Legay. Les écoliers ouvrent de grands yeux, impressionnés.

Plus que les faits, ce sont avant tout les détails de sa vie d'enfant en 1940, qui les marquent, comme l'absence de chocolat, faute de privation. Un matin, Ginette et sa grand-mère sont dénoncées par une connaissance. « Je me souviens encore du bruit des pas des Allemands qui venaient chez nous, avec les fusils qui claquent », décrit-elle. Eugène France prend alors le maquis. En 1943, plusieurs maquisards passent par l'épicerie, avec des valises d'armes ou des tracts. « L'un d'eux a dit à mon père que ma grand-mère et moi étions des durs à cuire ! », décrit-elle, ravie.

En 1943, elles sont à nouveau dénoncées et sont cachées à La Chapelle-Saint-Martial. Les dénonciations et le comportement des habitants envers elles sont des sujets complexes, que Ginette Legay et Gilles Dessagne prennent le temps d'expliquer. « La notion de solidarité fait partie du programme et ce témoignage leur permet d'en apprendre le sens », explique le professeur. Jusqu'en 1944, la petite fille devenue adolescente participe à la vie du maquis, dans un château, puis dans une ferme, de La Chapelle-Saint-Martial. Dans cette ferme, elle rencontre son futur mari, avec qui elle aura une fille. Sa vie bascule le 19 juillet, lorsque son père est tué. « Ma tante est allée reconnaître le corps, mais nous sommes restés longtemps sans connaître les circonstances », regrette Ginette Legay. Aujourd'hui encore, la fille d'Eugène France confie ne pas tout savoir de cet épisode douloureux. Soixante et onze ans après, l'émotion est intacte. Si aujourd'hui, elle témoigne, c'est parce que « les enfants ont besoin de ça. Peut-être ne garderont-ils en mémoire que des bribes... », glisse-t-elle. Peu importe, le témoin est passé.

Marion Justinien

guerret@centrefrance.com